

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Jean
Vilar

Éditions
Actes Sud

Sommaire

- | | |
|----------------|--|
| Dossier | Jean Vilar, Une biographie épistolaire |
| 02 | Édito |
| 03 | Entretien avec Violaine Vielmas |
| 09 | Lettres choisies : de et à Jean Vilar |
| 12 | Portrait : Jean Vilar |
| 14 | Patrick Kechichian, L'écrivain, comme personne |
| 16 | Dernières parutions |
| 18 | Agenda |

Édito

Jean Vilar Une biographie épistolaire

Nathalie Jungerman

Violaine Vielmas, doctorante, dont la thèse porte sur la dimension littéraire, artistique et autobiographique de Jean Vilar, a rassemblé dans un ouvrage, publié chez Actes Sud et soutenu par la Fondation La Poste, les lettres que le fondateur du Festival d'Avignon et directeur (de 1951 à 1963) du Théâtre National Populaire (TNP) a écrites et reçues. Ses correspondants sont des artistes, des écrivains et des personnalités politiques : Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Jean Paulhan, Jean Cocteau, André Malraux, Pierre Mendès France, François Mitterrand, René Char, Maria Casarès, Gérard Philipe, ou encore Maurice Béjart, Alexander (Sandy) Calder et Pierre Boulez, pour ne citer qu'eux. Toute sa vie d'homme de théâtre se dessine à travers ces lettres, pour la plupart inédites, présentées par ordre chronologique et organisées en quatre grandes parties définies par les lieux scéniques qu'il a investis. Violaine Vielmas, que nous avons interviewée, a effectué un travail admirable de contextualisation et d'annotation dans ce livre qui s'intitule à raison : *Une biographie épistolaire*. Il est enrichi d'un cahier hors texte qui comprend des fac-similés de lettres et des photographies de Jean Vilar et de la troupe du TNP à Avignon, réalisées par Agnès Varda ou Suzanne Fournier-Schlegel (la belle-sœur de Vilar). On trouve également à la fin de l'ouvrage un index des œuvres et des noms propres. Cet ensemble raconte le parcours de celui qui, soucieux de « rendre accessible au plus grand nombre un théâtre de qualité », a fortement marqué l'aventure théâtrale du XXe siècle. « Vilar avait conservé de son apprentissage chez Charles Dullin la volonté de permettre une rencontre directe, presque sacrée, entre les grands textes et le public ; rencontre qui passait par un travail lent et rigoureux de composition du rôle. », écrit Violaine Vielmas dans son excellente introduction.

Rappelons que dans quelques jours, débutera la 77e édition du Festival d'Avignon. Du 9 au 20 juillet, cette *biographie épistolaire* sera lue tous les jours dans la cour de la Maison Jean Vilar. Bel été à toutes et à tous !



Jean Vilar et Maria Casarès en répétition pour *Macbeth* au Festival d'Avignon de 1954.
© DR – Fonds Asso. Jean Vilar-BNF

Entretien

avec Violaine Vielmas

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous venez de publier aux éditions Actes Sud-Papiers, Jean Vilar, Une biographie épistolaire. 260 lettres de et à Jean Vilar. Le sujet de votre thèse porte aussi sur lui et s'intitule : Jean Vilar écrivain, de la correspondance artistique à l'autobiographie professionnelle. Qu'est-ce qui vous a conduite à vous intéresser au théâtre et à Jean Vilar, en particulier ?

Violaine Vielmas : En première année de Master de Lettres Modernes, à l'Université Paris-IV Sorbonne, j'ai suivi le séminaire de Denis Guénoun qui portait sur *La Ville* de Paul Claudel. Il avait fourni à tous les étudiants le texte, édité dans la collection du répertoire du TNP. Ce petit livre contenait les photographies de la mise en scène de Jean Vilar réalisées par Agnès Varda. J'avais été frappée non seulement par le texte mais aussi par l'esthétique des images. J'ai continué à me documenter sur Jean Vilar que je connaissais mal et j'ai été très sensible à son idéal : rendre accessible au plus grand nombre un théâtre de qualité. J'ai moi-même beaucoup fréquenté les théâtres publics grâce auxquels j'ai formé mon œil de spectatrice. J'ai donc découvert l'origine du théâtre subventionné avec Jean Vilar, puis le festival d'Avignon qui fait partie de mes souvenirs d'étudiantes les plus précieux. J'ai poursuivi mes études, et ma directrice de thèse, Florence Naugrette – qui était aussi la directrice de mon mémoire de Master 2 –, m'a parlé du fonds Jean Vilar, encore inexploité. Elle m'a dit qu'il y avait énormément d'archives, de manuscrits. Il me semble que ce fonds n'avait pas fait l'objet d'un travail de recherches à l'université parce que le théâtre d'après-guerre, jusqu'au début des

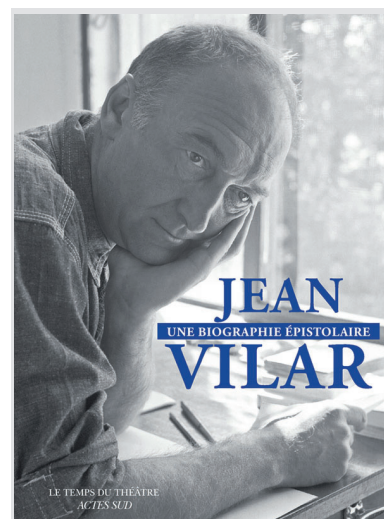
années 1970, était considéré dans les études théâtrales comme un peu démodé. On se préoccupait davantage d'un théâtre affirmé et radical où le geste de mise en scène autonomise presque le spectacle par rapport au texte. Or, ce théâtre des années 1950 jusqu'à 1968 environ place le texte au cœur de sa recherche et de sa mise en scène. À l'université, les études théâtrales cherchaient à se démarquer de la littérature et donc de cette conception d'un théâtre texto-centré. Comme tous les étudiants, j'étais influencée par cette vision, qui m'a beaucoup nourrie par ailleurs. Mais quand Florence Naugrette m'a parlé des archives de Jean Vilar et de sa vocation première qui avait été l'écriture, j'ai été séduite parce que cela me permettait de réunir la scène, l'aspect purement théâtral, et la littérature, puisque je travaille sur les manuscrits d'un homme qui s'est rêvé écrivain, qui a toujours cherché à l'être jusqu'à sa mort, et n'a pas été reconnu comme tel. Jean Vilar n'a pas publié de son vivant, excepté un recueil de textes pratiques et théoriques sur le théâtre, *De la tradition théâtrale*, en 1955. Quelques semaines après sa mort, en 1971, un roman autobiographique inachevé a paru chez Grasset sous le titre *Chroniques romanesques*. Dix ans plus tard, les éditions Gallimard publiaient *Memento*, son journal personnel, puis, en 2014, les *Notes de services, Lettres aux acteurs et autres textes* paraissent chez Actes Sud. Les lettres de Jean Vilar à sa femme, Andrée Vilar, ainsi que l'échange épistolaire entre Jean Vilar et Gérard Philipe ont été édités, mais il manque certaines lettres. Ce n'est pas la correspondance dans son intégralité.



© Nathalie Jungerman

Violaine Vielmas

Depuis 2019, Violaine Vielmas est doctorante au CÉRÉdi de Rouen. Sa thèse porte sur la dimension littéraire, artistique et autobiographique de Jean Vilar. Elle a rassemblé ces lettres, éparpillées dans différents fonds d'archives et pour la plupart inédites, afin de les regrouper pour la première fois dans un livre qui donne accès à une image plus complexe de Jean Vilar, moins linéaire et lisse que celle du mythe.



Jean Vilar

Une biographie épistolaire

Édition établie par Violaine Vielmas

Éditions Actes Sud-Papiers, coll. « Le temps du théâtre » juin 2023, 448 pages.

En collaboration avec l'association Jean Vilar
Avec le soutien de



Avez-vous privilégié des lettres parmi celles que Jean Vilar a écrites et celles qu'il a reçues ? Pouvez-vous nous expliquer le choix de ce corpus ?

V.V. J'ai commencé par transcrire toutes les lettres trouvées dans le fonds Jean Vilar, sans distinction aucune. Il y en avait à peu près 340. J'avais surtout accès aux courriers reçus, c'est-à-dire à la correspondance passive. Il y avait quelques brouillons de Vilar et quelques copies de ses lettres, mais il était à la fois omniprésent et absent. J'ai donc cherché les fonds d'archives des différents destinataires et je les ai consultés, quand ils existaient. C'était un véritable travail d'enquête qui a duré trois années. J'ai consulté entre autres les fonds Picasso, Camus, Paulhan, Cocteau, Casarès, Jeanne Laurent, Vercors, Malraux... À partir de ce moment-là, j'ai rassemblé un corpus assez conséquent, qui était bien trop lourd pour être publié comme tel dans un livre. Il a donc fallu choisir. J'ai gardé toutes les lettres de Jean Vilar, excepté celles dans lesquelles figuraient de simples rendez-vous. Et parmi ses correspondants, j'ai conservé toutes les lettres qui apportaient un éclairage sur ses rapports avec le pouvoir ou les tutelles, sur sa relation avec les auteurs, les metteurs en scène, les hommes de théâtre, donc toutes celles qui pouvaient instruire sa vie professionnelle.

Saviez-vous déjà à ce moment-là vers quelle direction vous alliez mener votre travail, comment vous alliez construire votre livre ?

V.V. Je savais que j'allais privilégier la correspondance artistique au sens large, parce que c'était le domaine de recherches de ma thèse. En ce sens, les lettres qui exposent les différents visages de Vilar : le directeur, l'acteur, le metteur en scène, l'administrateur, le réformateur... Je ne m'intéressais

pas, par exemple, au Vilar intime. Et quand bien même je m'y serais intéressée, j'aurais été déçue, car avant sa mort, Vilar avait commencé à trier sa correspondance – je pense qu'il ambitionnait non pas de la publier, mais de s'en servir pour rédiger son autobiographie – et, soit les lettres personnelles et intimes n'existent pas, soit il les a écartées ou détruites. Les lettres qu'il a échangées avec sa femme ont été sélectionnées par les archivistes de la Maison Jean Vilar et par Andrée Vilar elle-même. Ils n'ont conservé que celles dans lesquelles le couple parlait de l'œuvre théâtrale et des auteurs. L'angle artistique et professionnel oriente donc tout le corpus. Il m'est arrivé de conserver des lettres très brèves, notamment deux de Samuel Beckett, parce qu'elles témoignent de leur échange. L'écrivain demande à récupérer ses manuscrits *Eleutheria* et *En attendant Godot*. On s'aperçoit d'ailleurs que Vilar est parfois passé à côté de grands dramaturges.

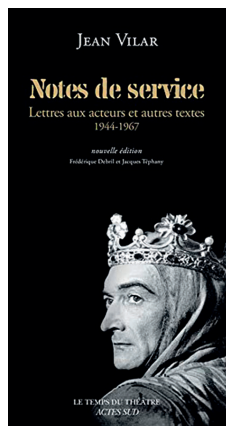
Les lettres sont présentées par ordre chronologique et organisées en quatre périodes définies par les lieux théâtraux que Jean Vilar a investis...

V.V. J'ai commencé par classer les lettres par destinataire. La question de la chronologie est venue dans un second temps, et donc l'idée de

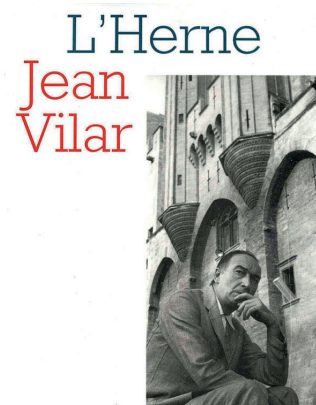
biographie aussi. Au départ, je pensais vraiment faire une sorte d'anthologie épistolaire et établir ce classement, peut-être par souci de visibilité ou de praticité pour la recherche. Mais le fait de replacer chaque lettre dans son contexte d'écriture ou de réception, et de renouer des dialogues entre les absents, puisque certaines bribes de correspondances se suivent, donnait une dimension plus humaine à ce corpus. Grâce à la chronologie qui s'étend sur toute sa vie d'homme de théâtre, on distingue les obsessions, le piétinement parfois ou au contraire les pas en avant qui ont été faits.

Il est étonnant de lire dans une lettre d'Arthur Adamov (août 1950) : « Je n'ose pas vous demander de m'écrire, encore que je le souhaite. Car je sais trop bien que vous n'êtes pas un épistolier. » Jean Vilar a pourtant entretenu plusieurs correspondances. En témoigne ce corpus de lettres avec des écrivains, artistes, comédiens, amis et personnalités politiques...

V.V. Je pense qu'il y a plusieurs explications. L'écriture d'Adamov est particulièrement ardue. Il commence une lettre de manière assez traditionnelle, et une fois que son papier est rempli, il écrit dans les marges, puis derrière, et inscrit des flèches. Ses lettres s'apparentent à des



Jean Vilar
Notes de service
Lettres aux acteurs et autres textes
Nouvelle édition, Frédérique Debril et Jacques Téphany
Éditions Actes Sud, 2014, 242 pages.



Cahier Jean Vilar
Dirigé par Jacques Téphany
Éditions de L'Herne, 2015, 292 pages.
Coll. Cahiers de L'Herne

puzzles. Vilar a dû le lui reprocher oralement ou dans une lettre perdue, car Adamov lui écrit en 1952 : « Remarquez que cette lettre est écrite d'un seul trait, sans un renvoi, sans une flèche. Comme vous voyez, je fais des progrès. » L'échange était peut-être difficile entre eux parce que Vilar n'avait pas le temps de déchiffrer son écriture. Il répondait de manière laconique, préférant aller à l'essentiel, ce qui expliquerait cette remarque d'Adamov. Je pense aussi que l'écrivain attire l'attention de Jean Vilar sur sa pratique de la lettre, trop efficace et professionnelle à son goût. Contrairement à beaucoup d'auteurs, il ne s'en sert pas comme d'un miroir dans lequel il pourrait se raconter. Il y a en effet assez peu de passages introspectifs dans cette correspondance, quelques-uns lorsqu'il s'adresse à ses comédiens ou comédiennes mais il ne s'épanche jamais. Il est un travailleur acharné, entêté et quelqu'un de très pudique. Il utilise véritablement la performativité de la lettre : agir par la parole à distance. C'est en cela que la pratique épistolaire de Vilar se rapproche de sa pratique théâtrale. Sur scène, on agit par le langage, le texte, on s'adresse à un public à travers un personnage. Même si cette correspondance n'avait sans doute pas vocation à être publiée, sa conservation témoigne de la volonté de préserver, pour la postérité, les traces d'une institution nouvelle et atteste de la conscience d'être en train de réaliser quelque chose d'historique et d'important.

Les lettres révèlent une quête incessante de collaboration artistique et « composent – je vous cite – une chronique des créations manquées »...

V.V. Les lettres gardent les traces de projets réalisés et d'autres non aboutis. Dans cette correspondance, on constate que Vilar passe son temps, surtout dès qu'il est nommé directeur du TNP, à solliciter les grands auteurs de son temps, même ceux qui ne se sont pas encore tournés

vers le théâtre. C'est d'autant plus intéressant qu'on a tendance, à tort, à associer Jean Vilar et le TNP à la mise en scène des grands classiques, contrairement au couple formé par Jean-Louis Barrault et Paul Claudel. Vilar a cherché, avec acharnement, son auteur contemporain. Il a essayé avec Camus, Giono, Queneau, Sartre, Cocteau aussi. Jean Cocteau, par exemple, venait d'achever la composition d'une pièce intitulée *Bacchus* qu'il réservait à Vilar et à Gérard Philippe. Mais lorsque le poète apprend que Vilar va diriger le Théâtre Populaire National de Chaillot, il retire son projet, craignant « cette nef, où les voix et les visages se perdent. » Car la scène avait en effet très mauvaise réputation : le plateau était immense et on entendait mal les interprètes. La salle comptait 2800 places ! Jean Anouilh la compare dans une lettre à un « hall de gare ». Et je pense que Cocteau, comme de nombreux autres auteurs, a découvert Vilar dans les petits théâtres confidentiels, d'avant-garde, qui impliquent un rapport plus intimiste, plus proche avec les comédiens. La composition de *Bacchus* avait été anticipée certainement en fonction d'un plateau bien moins imposant.

Jean Vilar admirait beaucoup Camus, en tant qu'homme et en tant qu'écrivain. Mais il n'a pas pu réaliser de projets avec lui bien qu'il l'ait sollicité à plusieurs reprises pour obtenir une pièce. Dès 1944, il demande à Gaston Gallimard si *Le Malentendu* est libre de droits pour qu'il puisse le monter alors qu'il n'a pas encore de troupe et qu'il a très peu de moyens à ce moment-là. Camus fait partie des grands rendez-vous manqués de Jean Vilar.

On sent un homme qui a une force colossale mais qui s'est usé à force de se battre contre l'administration, les controverses, les critiques...

V.V. Dans un entretien qui date des dernières années de sa vie, il dit qu'on lui a reproché d'être trop à droite ou trop à gauche, ou encore trop au centre : il n'était

Gérard Philippe et Jean Vilar

© Photo Agnès Varda



finalement jamais au bon endroit. Ce qui s'est passé avec le festival d'Avignon de 1968 l'a détruit physiquement. Il a fait un infarctus au mois d'août. On ne peut pas faire de lien de cause à effet direct, mais il en a profondément été affecté.

Il est féroce ment critiqué par François Mauriac dans un article du Figaro de 1952. Et Jacques Hébertot fustige les débuts du TNP. Les échanges de lettres témoignent des difficultés, des oppositions que Jean Vilar rencontre au cours de sa carrière.

V.V. En effet, et comme ces hommes étaient influents, c'était difficile pour Vilar de lutter contre ces cabales. D'autant plus que Jeanne Laurent, son soutien au gouvernement, a été « démissionnée » dès 1952. Il a su trouver d'autres réseaux d'entraide et de soutien mais il a effectivement été violemment ébréché par certains articles.

Quant au conflit qui l'opposa à Sartre ?

V.V. Le classement chronologique permet justement d'observer des évolutions puisqu'on voit, au début, que Sartre est très admiratif du travail de Vilar. Ce dernier lui propose d'écrire une critique de son spectacle, *L'Orage* de Strindberg, en lui disant : « Faites ce que vous en voulez ». La critique de Sartre est très positive et valorisante. Puis, en 1954, Vilar revient vers Sartre en lui demandant : « À quand une pièce de vous sur la scène du TNP ? ». Il n'y a pas de réponse de Jean-Paul Sartre à cette lettre et je ne sais pas si elle existe ou si elle s'est égarée. Un an plus tard, Jean Vilar a vécu comme une trahison la prise de position de Sartre, par le biais d'une interview dans la revue *Théâtre populaire*. Sartre dénonçait le fait que son théâtre n'est pas un théâtre populaire dans la mesure où il y a très peu d'ouvriers qui se rendent au TNP et où les pièces, qui sont présentées, ne les mettent pas en scène, ni ne parlent de leur quotidien. Vilar lui a répondu dans la revue *Bref*. L'échange est devenu un conflit public. En fait,

ils s'opposaient sur le sens qu'on donne au terme « populaire ». Pour Jean Vilar « populaire » signifie le peuple au sens large, ce peut être le professeur agrégé comme la secrétaire, la dactylo ou l'ouvrier. Il a une conception très large. Pour Sartre, le terme signifie « qui émancipe une catégorie de population opprimée », les ouvriers, les exclus de la culture. Nous n'avons pas beaucoup de chiffres car la sociologie de la culture était peu développée dans les années 1950, mais il semble effectivement qu'il y ait eu un nombre restreint d'ouvriers parmi les spectateurs. Cependant, Vilar a ouvert son théâtre à toute une partie de la classe moyenne, pour qui le théâtre était au-dessus de ses moyens ou enrobé de tout un rituel trop impressionnant et trop intimidant pour qu'il s'y rende. Quatre ans plus tard, Sartre s'exprime à nouveau dans la revue *Théâtre populaire* sur la question du TNP et de son public, mais sous un autre angle : selon lui, Jean Vilar n'est pas entièrement libre de choisir sa programmation puisqu'il s'agit d'un théâtre subventionné. « Vous pensez que j'ai perdu le sens de ce mot, liberté... », répond Vilar et il écrit aussi à Bernard Dort qui a interviewé Sartre, sur un ton assez inhabituel par rapport aux autres lettres. Il signe avec ironie : « Jean Vilar, petit bourgeois ». Je pense qu'il est à bout, profondément vexé et en colère. Il n'y a pas eu d'ingérence gouvernementale dans ses choix de programmation. Bien au contraire. Et lui reprocher d'être soumis ou sous la coupe du ministère ne pouvait bien évidemment que lui déplaire.

« Pendant ses douze années de direction, l'écriture servait le travail et la mémoire, plus que l'imagination et la création », écrivez-vous.

V.V. Il a consacré son énergie, son temps, son talent, son écriture au service de la réalisation de ce théâtre idéal. Très concrètement, je pense qu'il n'avait pas le temps d'écrire des œuvres de fiction bien qu'il l'eût voulu. Aussi, il voulait placer l'écriture au service de la constitution d'une mémoire parce

que c'était une institution qui était encore jeune même si elle datait de 1920, puisque Firmin Gémier fut le fondateur du TNP qu'il dirigea de 1920 à 1933, mais elle était tombée dans l'oubli. Là, elle reprenait vraiment vie et, contrairement à la Comédie-Française ou à l'Odéon (le théâtre du Luxembourg à l'époque), il fallait construire au TNP une mémoire et une légitimité, une assise qui était encore trop fragile dans ses premières années de direction. Je pense donc que le fait d'écrire et de tout conserver – il a vraiment tout gardé, de manière presque maniaque – était une façon de constituer cette mémoire et ce monument. Vilar avait une conscience très aigüe de l'éphémère, et les lettres, les programmes, les recherches scéniques, les livrets de mise en scène, tout peut servir à la mémoire des spectacles qui sont destinés à s'évanouir avec leurs spectateurs. Il s'agit en fait de la mise en place des politiques culturelles comme on les connaît aujourd'hui.

Quelques mots sur la notion de responsabilité de l'artiste face au public que Vilar partageait avec André Malraux...

V.V. Il y a chez Vilar un sentiment très fort de responsabilité qui se traduit par une éthique de l'action plus que du discours. C'est-à-dire qu'il n'a de cesse de tout mettre en œuvre pour réaliser cette dimension collective d'un théâtre de service public, sans compromis et sans compromission pour sa carrière personnelle. Cette notion de responsabilité était concrètement inscrite dans son cahier des charges. Il était responsable individuellement de la bonne marche financière du TNP, donc si déficit il y avait, il devait le combler avec ses propres deniers, et le déficit en question ne pouvait pas justifier une demande de subvention plus conséquente lors du mandat suivant. Il fallait donc vraiment respecter l'équilibre financier. Puis, il y avait une responsabilité par rapport au public de travailleurs auxquels il s'identifiait, étant lui-même issu d'une famille modeste.

Son père était autodidacte. Il s'était formé grâce aux ouvrages des collections populaires. Il a transmis à son fils cette exigence et cette rigueur IIIe République. Lorsque Jeanne Laurent lui a proposé de prendre la direction du TNP, Vilar a commencé par refuser, prétextant que le théâtre était une fête à laquelle il avait été peu habitué dans son enfance. Jeanne Laurent lui aurait répondu que le TNP pourrait justement permettre à tous « les petits Vilar » d'accéder à ce rituel et à cette fête du théâtre. Et c'est ce qui l'a convaincu d'accepter. Dès qu'il a dit « oui », explique Jeanne Laurent, il s'est senti « en service ». Dans cette notion de responsabilité, il y a chez Vilar le sentiment de service public au sens le plus plein, ainsi qu'un mélange d'adhésion et de soumission à ce service public qu'il vit un peu comme un sacerdoce. Quand il a senti la fatigue ou le succès s'installer, ou estimé que le TNP était rôdé et qu'il avait accompli sa mission, il a quitté la direction du théâtre.

Le poète René Char, les éditeurs des Cahiers d'art Yvonne et Christian Zervos ont contribué en quelque sorte à la naissance du festival d'Avignon en proposant à Vilar de venir jouer au Palais des Papes...

V.V. En 1947, René Char a pour projet de présenter une adaptation cinématographique d'un texte poétique, *Le Soleil des eaux*, au sein de l'exposition d'art contemporain organisé par Christian et Yvonne Zervos, non pas dans la cour d'honneur mais dans la chapelle du Palais des Papes. René Char écrit à Jean Vilar pour lui proposer un rôle dans ce film, qui n'aura pas lieu. C'est intéressant de voir qu'un projet inabouti a mené à d'autres réalisations. Donc René Char met en relation Jean Vilar avec ce couple d'éditeurs et collectionneurs d'art. Les Zervos avaient vu *Meurtre dans la cathédrale* de T. S. Eliot mis en scène par Vilar au théâtre du Vieux-Colombier, et avaient beaucoup apprécié le spectacle. Ils ont l'idée de lui demander de le rejouer dans le Palais des Papes.

Et comme à son habitude, Jean Vilar commence par refuser, puis revient quelques jours plus tard en proposant trois créations, inédites en France. Ce sera finalement la Semaine d'art. Ce qui est d'ailleurs assez touchant avec les lettres, c'est qu'on s'aperçoit de l'urgence dans laquelle ont été créés ces trois spectacles, puisque la scène, quelques semaines avant la première représentation de *Richard II*, est encore en train d'être montée dans la cour d'honneur par le régiment du 7e génie (logé dans une caserne à Avignon), qui l'exécute avec son propre matériel : madriers, rails, etc. Le régiment monte également des tréteaux dans le jardin. Peu de temps avant la première représentation, Vilar répète avec sa troupe, et les lettres, qu'il échange avec Maurice Coussonneau, son collaborateur, ami, adjoint, attaché de presse, enfin qui avait tous les rôles, témoignent de cette urgence. Ce qui devait être un événement ponctuel est déjà, dans l'esprit de Jean Vilar, d'une envergure beaucoup plus importante. En 1948, la 2e édition devient un festival. Les dates sont d'ailleurs avancées puisque la Semaine d'art avait lieu à la fin du mois de septembre 1947, et pour que l'événement devienne festival, il est avancé au mois de juillet l'année suivante.

Les lettres entre Gérard Philipe et Jean Vilar ou celles avec Maria Casarès sont tendres, très amicales...

V.V. Cette amitié et cette tendresse sont bien présentes dans les lettres, mais elles sont exprimées avec pudeur, atténuation, surtout de la part de Jean Vilar qui pourtant, on le sait, admirait et aimait profondément Gérard Philipe et Maria Casarès. Il y a chez lui une difficulté à exprimer spontanément des sentiments affectueux, ce qui lui a d'ailleurs été reproché. Gérard Philipe et Jean Vilar partageaient le même idéal, mais ils avaient des caractères contradictoires. Gérard Philipe est sans cesse par monts et par vaux, il a de multiples projets simultanés pour le cinéma et le théâtre. Jean Vilar est toujours

en train de lui courir après et lui demande quand il viendra poser ses valises au TNP. En même temps, il est attendri et le met en garde : « Ne vas pas mettre du Rodrigue dans Fanfan la Tulipe et inversement, brave garçon ! » Il est capable aussi de le rappeler à l'ordre, notamment lorsqu'il lui reproche d'avoir organisé une réunion syndicale au TNP. « Je pense te parler désormais aussi fermement, jusqu'au moment où tu comprendras bien quelle sorte de fidélité me lie à toi, mais quel genre d'insolence m'en sépare », lui écrit-il en 1959. Gérard Philipe lui répond aussitôt en s'excusant et immédiatement après, Vilar affirme dans une lettre qu'il est malheureux de s'être emporté. C'est un bel échange entre eux deux. Un rapport d'ainé à cadet. Quand Gérard Philipe disparaît, Jean Vilar prononce une très belle allocution dans laquelle il dit : « la mort a frappé haut », mais n'exprime pas davantage son chagrin. Avec Vilar, les grandes douleurs sont tues.

Quant à Maria Casarès, dont les lettres sont magnifiques et admirablement écrites, sa personnalité est très différente. Autant Gérard Philipe est particulièrement investi sur tout l'aspect social, – et artistique bien entendu puisqu'il est le premier acteur à qui Vilar délègue des mises en scène au TNP –, autant Maria Casarès est entièrement préoccupée par la grandeur esthétique et la question d'interprétation, de jeu. Elle n'est pas insensible non plus aux conditions de travail de la troupe. Mais ce n'est pas pour la dimension sociale qu'elle a rejoint le TNP, c'est parce qu'elle avait une grande estime du travail artistique et du talent de Jean Vilar. Ses lettres, et particulièrement celles où il est question de Phèdre, s'articulent autour d'une réflexion sur ce que signifie interpréter, répéter, sur ce qu'est le trac, l'appréhension face à un grand rôle. Elle a très peu de temps pour répéter Phèdre avec Vilar car ce dernier est toujours très occupé. Et même quand il est physiquement présent, il est souvent accaparé par d'autres pensées. C'est pour



cette raison qu'elle lui dit dans une lettre datée du 18 décembre 1956 qu'elle aimerait qu'il soit « présent, en personne et en esprit ». D'autres comédiennes comme Geneviève Page ou Christiane Minazzoli y font allusion, ou encore Gaby Sylvia qui lui écrit en février 1954 : « Cher Jean, ceci est un cri d'alarme de ma part qui me paraît assez légitime à une semaine de la première représentation, car je n'ai eu jusqu'à présent que cinq répétitions et que je n'ai jamais répété un acte en entier. »

Quant à l'héritage Jean Vilar ? Vitez, par exemple, a publié dans *Bref*, le journal du TNP ; la compagnie que Jean-Luc Lagarce a créée en 1977 portait le nom de Théâtre de la Roulotte, en hommage à Vilar...

V.V. L'héritage Jean Vilar est surtout celui de la mémoire vivante, c'est-à-dire la volonté de poursuivre ou de renouveler son geste. Jean-Luc Lagarce avait en effet nommé sa compagnie La Roulotte en hommage à Vilar. De nombreux metteurs en scène de théâtres subventionnés le citent dans leurs discours d'inauguration

lorsqu'ils sont nommés directeurs. Il est une référence incontournable dans le théâtre public. Une jeune compagnie intitulée Le Nouveau Théâtre Populaire, qui s'est implantée à Fontaine-Guérin, renouvelle la mission de Jean Vilar auquel elle fait explicitement référence.

Il s'agit d'un héritage qui récupère l'idéal et la mise en pratique afin de réussir à faire participer un large public à la fête théâtrale, mais d'un point de vue esthétique, Jean Vilar, en tout cas la troupe du TNP, a souffert d'un certain oubli. Bien sûr, on se réfère à son travail quand il est question de grands textes et de répertoire classique. Mais l'esthétique du dépouillement a longtemps été abandonnée, puisqu'à partir des années 1970, et davantage dans les années 1980, émerge la figure du metteur en scène comme artiste complet. Vilar était très éloigné de cette conception-là. Le metteur en scène était plutôt un régisseur, selon lui. Il était simplement là pour que le texte soit le mieux porté possible. La mise en scène et la scénographie le servaient et s'il y avait un parti pris, il ne devait

pas être visible. Tout était mis au service de la lisibilité du texte et de son accessibilité, pas tant d'un point de vue intellectuel que d'un point de vue très concret, visible et sonore, pour des publics de grandes assemblées, que ce soit à la Cour d'honneur ou au Palais de Chaillot. Les éclairages et les costumes devaient assister la puissance poétique du texte. De grandes fresques peintes ou des décors immatériels suggérés par les lumières ou par un objet, une simple chaise par exemple, faisaient sens. Il n'y avait pas de volonté réaliste ou naturaliste de reproduire des lieux, puisque c'était un théâtre qui, de toute façon, se transportait dans des scènes et des salles très différentes. Je pense que cet héritage est davantage un héritage éthique et moral qu'esthétique. D'ailleurs Jean Vilar disait : « mon style, le style TNP, c'est une morale. » Cette éthique du dévouement au texte a longtemps fait écran à l'étude de son esthétique théâtrale.

Jean Vilar et Jeanne Laurent à Avignon en 1952. Photo Agnès Varda © Succession Agnès Varda

Sites Internet

[Éditions Actes Sud-Papiers](#)

[La Maison Jean Vilar](#)

[Bnf/Jean Vilar](#)

[Le Festival d'Avignon
77e édition](#)

[Du 5 au 25 juillet 2023](#)

[Le Théâtre National Populaire
Le Nouveau Théâtre Populaire](#)

Lettres choisies

« Une biographie épistolaire »

Jean Vilar © Éditions Actes Sud-Papiers

Jean Vilar à André Malraux

15 février [1945]

J'ai toujours eu le désir de mettre à la scène une de vos œuvres. Et comme vous m'avez dit, au cours d'une très brève rencontre, que vous n'aviez guère le goût d'écrire pour la scène, j'ai pensé à adapter *La Condition humaine*, en employant tous les moyens que la scène permet ou exige : depuis le jeu muet (je pense au meurtre commis par Tchen) (sans que ce jeu n'appartienne trop aux conventions du mime) jusqu'à l'utilisation du micro ou du film.

À vrai dire, mon but est de vous suivre presque à la lettre. Et plus par les intentions de la mise en scène que par l'adaptation elle-même, celle-ci ne devant être qu'un rigoureux découpage de votre roman. Et pour être plus clair, peut-être, plutôt que de faire une adaptation « en esprit » (et fausse) telle que celle que Copeau a faite pour les *Karamazov*, suivre l'exemple des Russes adaptant Dostoïevski.

Êtes-vous opposé en principe à toute adaptation scénique de vos romans ? Ne voulez-vous pas me laisser une chance ?

Ne me laissez pas sans réponse et croyez à l'amitié de

Jean Vilar

Jean Vilar à Maurice Coussonneau

Vendredi matin 15 août [1947]

Confidentiel

Cher Maurice,

Fais tout ce qu'il t'est possible au monde, persuasion, douceur, entêtement, pour obtenir un décor pur, sobre et beau, en définitive, pour la pièce de Clavel. Il s'agit en effet de faire admettre au public du festival une pièce qui risque de passer à côté de leur attention ; et non seulement de leur faire admettre cette pièce, et son côté parfois exaspérant, mais de la leur faire aimer. J'ai en définitive, quand j'y réfléchis, plus travaillé sur la pièce de Clavel (lors des répétitions) que sur *Richard II* en tant que metteur en scène. Fais

comme moi : concilie les exigences de *Richard II* et celles de la pièce de Clavel.

Il faut donc : que le rideau se lève sur un décor pur, sans ceci ou cela de mal agencé dans la toile, de mal peint. Il faut que, à sa façon, le décor ait la noble simplicité de lignes et de couleurs que nous avons si agréablement trouvée, dans un autre genre, au Prieuré. Alors, tout passera.

N. B. : Il faut un bruit d'auto. Cette auto, en pleine réplique de Jean, s'arrête (Jean le dit) au bas de l'hôtel. En bref, le bruit d'une auto que l'on entend venir, croître et s'arrêter assez près, à travers les murs, à vingt mètres (à vol d'oiseau).

Richard II et *Tobie et Sara* : fais en sorte que les planches ne « craquent » pas. Cela détruirait aussitôt l'illusion de certaines scènes de *Tobie*.

Est-il possible que les deux plateaux de *Richard* soient en déclivité légère ?

Je ne te pose aucune question concernant ton activité en Avignon. Prévost m'a tenu au courant, et continuera ainsi. Et, d'autre part, je vais avoir, dès son arrivée à Paris, des nouvelles toutes fraîches.

À moins de nécessité, je crois qu'il vaut beaucoup mieux que tous les rapports entre Avignon et nous se fassent par Prévost. Et d'abord, parce que tu peux la toucher plus facilement que moi. (En son absence, c'est Sabine Boritz ou sa secrétaire qui la remplace.)

J'ai une énorme confiance en ton travail et en notre succès final, au moins artistique. Et c'est pour cela que je ne te donne aucun conseil.

Et très bien d'avoir compris la présence urgente d'Élisabeth [Prévost] en Avignon.

À bientôt,
Jean Vilar

Feuilletons Vilar !

La grande lecture

Du 09 juillet à 11h00

au 20 juillet 2023 à 12h00

Gratuit

Chaque jour, deux actrices/
acteurs différent.e.s lisent
les lettres de Vilar et de
ses correspondants au fil
des pages de *Jean Vilar*,
une biographie épistolaire,
publiée par Actes Sud
en collaboration avec
l'association Jean Vilar.

[La grande lecture - Maison
Jean Vilar, Avignon](#)

Avec le soutien de



Jean Cocteau à Jean Vilar

Saint-Jean-Cap-Ferrat

3 mars 1951

Mon cher Vilar,

Si vous signez Vilar le fidèle, je puis signer Cocteau le fidèle. Croyez-moi bien, je n'ai pas oublié mes promesses.

Maintenant que j'envisage votre entreprise qui consiste, non seulement à sauver le théâtre, mais encore à enchanter le seul public qui compte, je serai encore plus apte à vous rendre le service que vous attendiez de moi.

Une pièce est longue à naître. Tenez-vous toujours à cet impromptu ?

On pourrait viser plus haut. Je vous serais très reconnaissant de m'écrire le plus vite possible sous quelle forme vous concevez notre entente, ce qui vous plairait, ce qui vous exciterait à mettre debout. En somme, j'aimerais que, dans un coin de votre loge, vous me notiez la pente de notre piste. L'essentiel en ce qui me concerne est de fuir auprès de vous une « élite » morte et de rejoindre ce public du haut qu'est le vôtre et qui vous est toujours fidèle. Salut amical à Gérard.

Je vous embrasse,

Jean Cocteau

Jean Vilar à Gérard Philippe

Sète, 11 août [19]51

Oui, j'ai reçu tes deux lettres.

Ne t'inquiète pas, brave garçon, on fera ce qu'il faut pour que tu sois avec nous dès le départ, puisqu'il semble que tu ne pourrais vivre sans cela.

Tout ce que je souhaite d'ici là, c'est que tu fasses un très beau Fanfan la Tulipe, et que ton metteur en scène se surpasse.

Méfie-toi : tu viens de faire du théâtre sans mesures : ne fourre pas du théâtre dans ton film. Enfin, je me tais, ça ne me regarde pas. Tu peux en parler avec Christian-Jaque : c'est un réalisateur qui saura écouter.

À présent, jeune héros, il faut que tu penses au *Menteur*. Je crois, oui, qu'il faudrait y penser sérieusement. Pour quand ? Je n'en sais rien encore.

Mais enfin, il faut que tu aies Clitandre dans les bagages avant la trentaine.

Merci ! pour nous !

Cela vaut mieux qu'Alfred, je t'assure.

Quant à Supervielle : je connais *Robinson*. Je ne l'ai pas à Terrisol.

Si tu pouvais me faire envoyer l'édition, ça serait bien. La musique, c'est plutôt au génial [Jacques] Besse qu'il faudrait la demander.

J'ai pensé que peut-être cela pourrait être (revu dans ce sens) le spectacle pour les enfants du Peuple. Et je me demande si avant de jouer devant les parents, il ne vaudrait pas mieux commencer par jouer devant les *Domi-Stefy-Criquet* populaires. J'y pense, j'y pense.

L'année a été belle.

Ah, secret absolu. Cocteau finit un *Bacchus*. Il nous demande de le jouer et à Coco de faire la mise en scène. Si c'est le sujet des *Bacchantes* d'Euripide (j'attends renseignements), cela peut être très beau. Et toi en Bacchus, c'est assez bien pensé. Je me suppose en Penthée. Attendons.

J'attends sous peu sa quatrième lettre.

Que Christian-Jaque te conserve la grâce et la force, fiston.

Jean

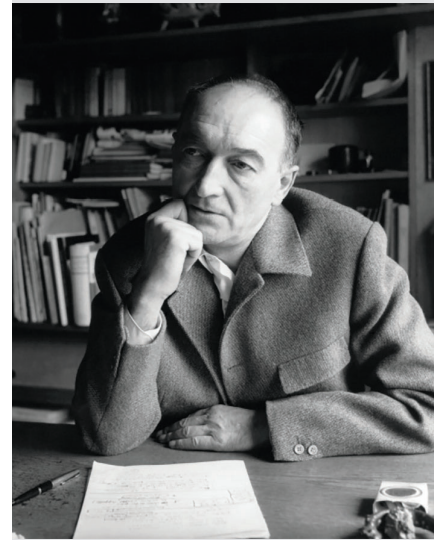
Gérard Philippe à Jean Vilar

[Tampon : Arrivée 17/01/[19]53]

Hôtel Seehof, Arosa

Jean, mon vieux Jean. Je crois que tu n'aurais pas pu me toucher mieux que tu ne l'as fait. Je suis absolument honteux d'avoir laissé se glisser entre nous des relations que j'abomine par ailleurs. Je voudrais cependant que tu me croies : je n'ai pas pu finir cette lettre commencée dans l'exaspération sans que vienne s'y mêler le ton de la plaisanterie... un début de coup de nerfs s'est transformé très vite en blague de collègue – mais j'ai trente ans et j'oublie qu'une pirouette de ma part ressemble maintenant plutôt au coup de patte de l'ours qu'à la gracieuse révolution de l'ourson.

J'aimerais que tu me pardonnes, au nom de la réelle admiration que j'ai pour toi. Sans doute aurais-je dû te dire plus tôt combien ta solidité me semble efficace et indispensable. D'autre part, Jean, tu sais combien je suis susceptible quant à Lorenzo. Tu le sais puisque tu as pensé à faire la jonction autour



Jean Vilar, début 1963, à son bureau rue Franklin à Paris.

© Suzanne Fournier-Schlegel
Éditions Actes Sud-Papiers, cahier hors texte

de ces mots que je trouve parfaitement salutaires. Et de penser que cette distribution – demandée depuis si longtemps – ne serait complétée que par une audition tardive m'a hérisé. Et, de là à être malhonnête... Enfin le chagrin ne demande pas d'explications – c'est de savoir que, dans ton bureau, je t'ai accablé, qui m'a profondément retourné. Amitiés, Jean.

Gérard

Maria Casarès à Jean Vilar

Avignon, le 6 juillet 1957

Bienvenue dans la noble ville d'Avignon. Majesté ! Gloire et Honneur ! J'espère que le Festival de Marseille s'est déroulé pour votre plaisir, et je fais des vœux chaleureux et légèrement mélancoliques pour celui d'Avignon. Malgré votre absence, cher maître, je vous ai beaucoup fréquenté ces derniers jours. Dans la chaleur tropicale qui s'est égarée jusqu'à Paris, écartelée sous le soleil aux quatre coins de mon balcon, j'ai beaucoup réfléchi et vous avez souvent occupé mes pensées. Quelques nouvelles capricieuses, des feux follets voyageurs, des coups de téléphone de Williams – charmant, dévoué et bachelier – m'ont ramenée à vous sans cesse ; et enfin, votre livre que j'ai lu enfin, et celui que vous avez bien voulu m'offrir, sur Rachel, sont venus me persuader que, quoi que je fasse, il m'est difficile en ce moment de me détourner de votre auguste personne.

Me voici donc, fidèle un peu malgré moi. Me voici, attentive et disponible. Ce soir, le vent souffle sur Paris. Un vent d'orage, brusque et dur, brûlant comme le chergui. Je me réveille ! Je ressuscite un peu et je me sens enfin capable d'affronter la face humaine sans être tout entière ébranlée par une colère rouge et noire – colère ancestrale, issue du fond des âges, semblable à l'ire des dieux – qui me serrait la gorge jusqu'à l'étouffement ces derniers jours, à la simple vue de mon prochain.

Pourquoi ? *Chi lo sa*. Peut-être était-ce seulement un signe annonciateur de l'orage et du vent... Avec les femmes, vous savez, il est difficile d'expliquer, d'avoir recours à la logique ; derrière la bête domestiquée, derrière la plante inspiratrice, derrière tout ce que l'on a pu dire sur elles, il y a ce mystère bouleversant qui fait peut-être la FEMME ou la NADA ; et c'est par ce mystère que nous sommes à la fois mères, épouses, poupées, muses, girouettes et baromètres, à la fois sages et guerrières, vie

et mouvement.

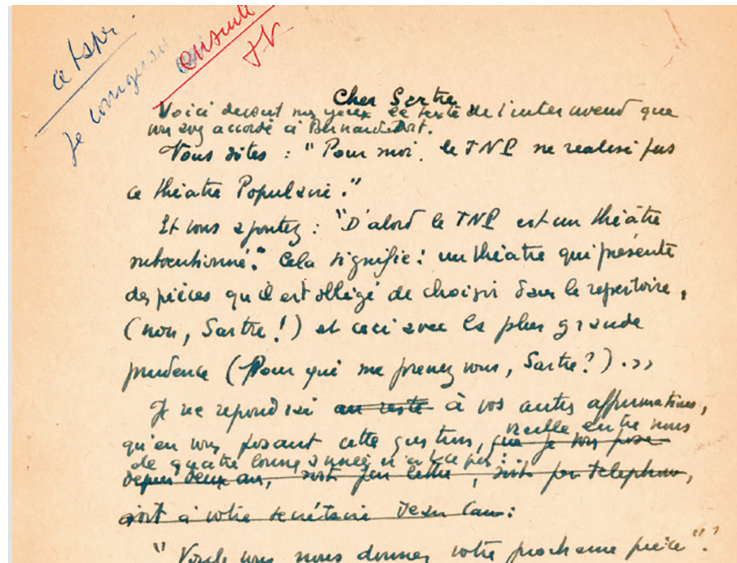
Oui. Je vous informais donc de ma méchante humeur. Une humeur de chien. Je ne pouvais ouvrir la bouche que pour protester, ronchonner, honnir celui ou celle qui osait me demander si j'avais bien dormi, et m'accabler ensuite de reproches pour avoir été aigre et bête. Jamais je n'ai atteint ce degré d'éloquence. J'espère la garder pour m'en servir mieux. Maintenant le vent est là et je m'apprête déjà à la crise d'enthousiasme ; avec la vitalité que j'ai, elle va être foudroyante ; si je m'en sors, je vous raconterai. Et maintenant, parlons sérieusement. (...)

- a) Projeter le texte dans la salle en le rassemblant et en lui rendant sa grâce.
- b) Retrouver la passion qui ronge pour pouvoir ensuite la contenir.
- c) Trouver le troisième acte (petit enfer avant le grand du quatrième). Je crois être sur la bonne voie, mais il faudrait peut-être modifier le comportement extérieur vis-à-vis d'Enone. Le puis-je ?
- d) Retrouver la vitalité, la liberté, le vrai lyrisme, la grâce et pour cela travailler

craintive devant l'affirmation. On dirait que vous avez toujours peur que les limites posées par le choix ou l'expression ne viennent abîmer, dénaturer quelque chose de plus profond, de plus secret. Et on y retrouve aussi la volonté sourde, l'entêtement, la ténacité, votre reconnaissance devant la vie, le sage et le farfelu. Ah ! que vous êtes féminin. Mais, un conseil. De temps en temps, feuillettez ce livre. Il est bon, je crois, pour la santé.

*

L'annotation n'est pas reproduite ici. Se référer à l'ouvrage.



le texte sans cesse. Vous m'avez dit, un jour, que je ne me servais pas assez dans Phèdre du « pouvoir de séduction » que les poèmes de Baudelaire me prêtent parfois. Il y a là quelque chose de juste et de secret que je devine, mais qu'il m'est difficile de saisir quand je dis du Racine. Parlez m'en encore, en essayant de me le faire comprendre « musculairement », et de me le faire glisser ici.

(...)
 4°/ *De la tradition du théâtre*. J'ai été très touchée par ce livre. On vous y retrouve entier, avec la tendresse, une clairvoyance confuse et comme

Brouillon de la réponse de Jean Vilar à une déclaration de Sartre, destinée au numéro d'octobre 1955 de *Bref*. On voit dans les biffures et les ratures la colère de Vilar. (Voir lettre 125, p. 196, *Une biographie épistolaire*, Actes Sud) © Fonds Asso. Jean Vilar-BNF

Portrait

Jean Vilar

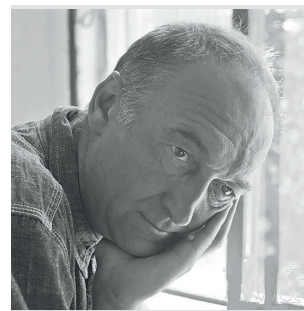
Par Corinne Amar

« Il n'est pas possible de faire du théâtre le rond-point de quelques privilégiés. Le théâtre ne peut plus être pour une classe mais pour tous. Il faut qu'il y ait un théâtre au monde au moins, où le plus pauvre des citoyens se trouve chez soi et non pas en visite. » Voilà ce qu'exprimait Jean Vilar (1912-1971) dans son remarquable, *Jean Vilar par lui-même*⁽¹⁾, paru bien après sa mort, en 1991, et ce pour quoi il œuvra toute sa vie.

Comédien inoubliable, cofondateur du festival d'Avignon en 1947, directeur du Théâtre National Populaire (TNP) de 1951 à 1963, il fut une figure essentielle du théâtre du XXe siècle, rénovateur des pratiques et des représentations théâtrales, militant pour un théâtre populaire et décentralisé. Régisseur, selon un terme qu'il appréciait, il aimait se décrire comme un artisan du théâtre, loin du grand spectacle avide de profit. Dans un entretien pour la revue, *La Vie des idées*, qui lui était consacré, le comédien Jacques Rosner se souvenant de lui évoquait non seulement le grand metteur en scène, mais le lecteur prodigieux que fut Jean Vilar : « Avignon est né de son amour de la poésie, des grands textes. Il a laissé de très belles pages où il parle de l'oisiveté, de la nécessité de ne pas travailler, de lire. Il a écrit beaucoup ; ses notes de service sont de petits poèmes. »⁽²⁾ Il fut aussi un épistolier qui donna beaucoup de lui. Une correspondance parue aujourd'hui de lettres jalonnant les grands axes de sa vie, nous plonge dans ce qu'inspira sa présence « grave et légère, inquiète et autoritaire, naïve et amère »⁽³⁾, et nous fait rencontrer les auteurs et acteurs fabuleux de son temps. Jean Vilar naît à Sète, fils de petits commerçants dont la famille

appartenait à la toute petite bourgeoisie sétoise. Son père est autodidacte, mais sa bibliothèque contient des chefs-d'œuvre sous la forme de milliers de volumes de « la Bibliothèque populaire à dix centimes », où son fils fait librement son apprentissage de la lecture – poésie, histoire, roman, religions, théâtre, tous les théâtres. Il l'envoie à l'école. « Je suis très reconnaissant à mon père de m'avoir obligé à poursuivre mes études ; ça coûtait cher à l'époque ! J'aurais certainement rendu des services à la boutique ! »⁽⁴⁾

En 1932, Jean Vilar est à Paris, il a vingt ans, envisage une licence de lettres à la Sorbonne. C'est alors qu'entraîné par un camarade, il découvre le théâtre de l'Atelier où il assiste à la répétition de *Richard III*, de Shakespeare monté par Charles Dullin. Trois mois plus tard, il se présente à Charles Dullin pour une audition dans le rôle du jeune premier, Perdican, dans *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset. Il est admis, devient un élève assidu, et très rapidement, les préoccupations théâtrales prennent de plus en plus de place dans sa vie. Il ne sera jamais question pour lui d'aller chercher ailleurs un autre maître que Dullin. « Je suis resté quatre ans chez Dullin (...), je dormais au théâtre. Je n'avais pas un sou bien sûr. Après les représentations, je « chargeais » la pailasse de Brutus, c'est-à-dire que je la faisais descendre des cintres sur le plateau et je couchais là. (...) Oh ! oui, j'ai eu faim. »⁽⁵⁾ Au tout début des années 1940, réformé pour des problèmes de santé, il rejoint une troupe ambulante de jeunes comédiens, La Roulotte, où il fait ses armes comme auteur et s'initie à la promotion d'une troupe itinérante en province, développe une manière de diriger. Il interprète



Jean Vilar (1912-1971)

Photographie : © Suzanne Fournier-Schlegel

des petits rôles dans des mises en scènes de Dullin qui a très peu de moyens, crève de faim. En 1943, il réalise sa première mise en scène, fonde sa propre troupe, interprète plusieurs pièces. De partout, viennent des félicitations. Il sait désormais qu'il a une œuvre à accomplir. En 1947, René Char présente à Vilar son ami et conseiller, Christian Zervos, éditeur des *Cahiers d'Art* qui lui fait une proposition : il prépare une exposition de peinture moderne pour les hauts murs de la grande chapelle du Palais des Papes et suggère à Vilar de donner une représentation dans le Palais de son *Meurtre dans la cathédrale*. Vilar accepte l'aventure mais propose trois créations qu'il veut tenter ; *Richard II* de Shakespeare, jamais joué en France, une pièce de Claudel, *Sara et Tobie*, et l'œuvre d'un jeune écrivain, Maurice Clavel, *La terrasse de midi*. « Les comédiens qui acceptèrent de participer à cette entreprise somme toute inattendue le firent avec confiance. Pas de défraiement journalier. Nous mangions tous à la table commune », raconte Vilar dans *Jean Vilar par lui-même*. Il va de soi que les conditions étaient celle de l'aventure. Et du romanesque. »⁽⁶⁾ Et c'est la naissance de ce qui allait devenir le plus grand festival de théâtre au monde. Claudel, Gide, Montherlant, Supervielle, Clavel seront ses auteurs français, car il sait qu'il veut faire naître une technique de la scène avant que les jeunes poètes ou jeunes écrivains dramatiques s'y essaient. Avec les retombées de la fin de la guerre, Jean Vilar est invité en 1951 à reprendre la direction du théâtre du Palais de Chaillot. Il est nommé directeur du TNP : il veut conquérir un public de masse avec un répertoire de haute culture. Il a aussi la charge du festival d'Avignon. Le succès est grandissant. Il monte des classiques français et étrangers, crée des œuvres anciennes inconnues en France pour le Festival d'Avignon, mais contribue

aussi à la découverte de nouveaux auteurs, dont Michel Vinaver, Armand Gatti. Il s'entoure d'artistes inspirés par sa rigueur, ses choix.

Un soir de représentation d'*Henri IV*, il reçoit la visite de Gérard Philipe. « Lorsqu'il vint me trouver dans ma loge de l'Atelier en novembre 1950 et se proposer comme interprète, il savait bien que je n'avais pas de théâtre. Tout en me démaquillant ce soir-là, je regardais du coin de l'œil ce garçon célèbre que je connaissais mal. À dix ans de distance, je comprends mieux cette décision étonnante. Le théâtre est toujours une partie de poker, mais un poker où le bluff tue. (...) Il obéissait à un de ces impératifs profonds que seuls, les comédiens connaissent bien. »⁽⁷⁾ Lorsqu'il réitère sa proposition de le voir jouer Rodrigue, dans *Le Cid* – il l'avait fait deux ans plus tôt pour le troisième Avignon – il sait qu'il peut compter sur le comédien. Lorsque Jean Vilar rencontre Gérard Philipe – raconte Jacques Rosner – cette rencontre même est une œuvre, et il ajoute combien Vilar fut lui-même un grand acteur : « Je l'ai vu jouer le roi du *Cid* lorsqu'il a pris la direction du TNP, en 1951, aux côtés de Gérard Philipe. Ce dernier était totalement extraordinaire, c'était la jeunesse même. Et pourtant tout tournait autour du roi. ». Dans sa correspondance, il y a de nombreux échanges avec Gérard Philipe, dont il fut proche, et cette lettre datée de Varsovie, un 5 octobre 1954 – alors que ce dernier joue Rodrigue dans *Le Cid* – dit beaucoup de l'homme : « Cher Gérard, Je te laisse dormir, car il est huit heures. Et il faut que tu sois en pleine forme, ce soir. Revois ce matin ton texte, calmement dans ton lit. À la cent cinquantième, les grands textes risquent de n'être plus que des textes, pour l'interprète. » Celui qui signait, fidèle, ses lettres à Gérard Philipe, *À toi, comme au premier jour à Suresnes*, ne fut pas seulement le maître réputé intransigeant, il fut l'ami indéfectible.

(1) *Jean Vilar par lui-même*, Avignon, Maison Jean Vilar, 1991, p. 89.

(2) *Jean Vilar, de vent et de sable*, Entretien avec Jacques Rosner, dans *La Vie des idées*, par Sarah Al Matary, 11 janvier 2013

(3) *Jean Vilar, Une biographie épistolaire, 260 lettres de et à Jean Vilar*. Édition établie, présentée et annotée par Violaine Vielmas, Actes Sud-Papiers, coll. Le temps du théâtre 2023, introduction.

(4) *Jean Vilar par lui-même*, op. cité, p. 23.

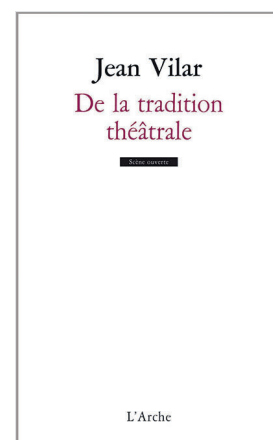
(5) *Jean Vilar par lui-même*, op. cité, p. 89

(6) *Jean Vilar par lui-même*, op. cité, p. 69

(7) *Jean Vilar par lui-même*, op. cité, p. 89

Jean Vilar De la tradition théâtrale

Les réflexions de Jean Vilar, dont le nom est indissociable de la création du Théâtre National Populaire et du Festival d'Avignon, ont depuis leur première parution dans les années cinquante influencé le cours du théâtre de notre époque. C'est peut-être parce que ses remarques et observations n'ont jamais eu un caractère systématique et que Vilar lui-même était prêt à rouvrir le débat, que ce petit livre a pu produire son effet. Les questions fondamentales qu'il soulève et le débat contradictoire qu'il implique faisaient de sa réédition une nécessité.



Éditions L'Arche, 1995, 176 pages. 1ère édition en 1955.

Patrick Kéchichian

L'écrivain, comme personne

Par Gaëlle Obiégly

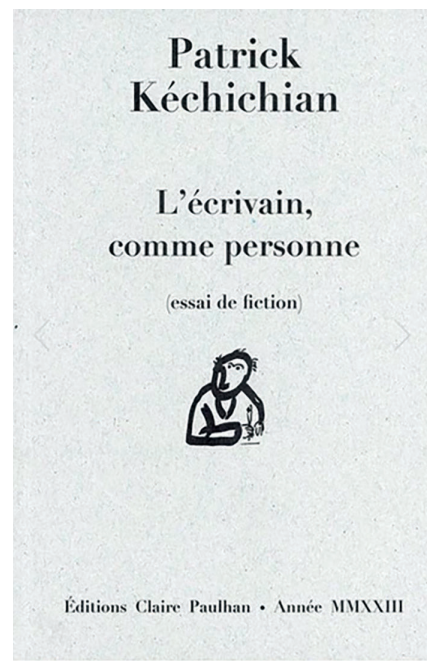
Patrick Kéchichian était un critique bien connu du monde littéraire francophone. Il s'est penché sur la littérature pendant quarante ans au Monde des Livres, en particulier sur la poésie. Il est important de le préciser car, pendant de nombreuses années, ce genre fut ignoré des médias. Patrick Kéchichian l'a toujours traité comme un art majeur, affichant déjà ainsi, par cet engagement, une indépendance d'esprit. Aujourd'hui, l'intérêt porté à la poésie renaît. Et Patrick Kéchichian y a certainement sa part. S'il est devenu rédacteur en chef adjoint du journal, l'activité de critique lui importait plus que tout. Il a publié huit livres de son vivant. Il est aussi l'auteur de nombreux articles parus dans des ouvrages collectifs, auteur de préfaces également. Son œuvre témoigne d'une vision de la littérature comme ouverture vers le monde, vers l'autre. Ce n'est pas tant de son métier de critique dont il rend compte ici mais d'un rapport très intense à la représentation de la parole et de la pensée. En tant que lecteur ; en tant qu'auteur.

Écrivain secret, il expose dans ce livre posthume la manière dont il vit l'écriture. Il ne s'agit pas simplement d'agencer des mots. Il en va de l'existence. Le titre de l'ouvrage est intrigant par son ambiguïté. Il a l'air d'un début de phrase. C'est une amorce, il faut entrer dans le livre pour comprendre le double sens qu'il installe. De prime abord, on peut y entendre la volonté d'affirmer la fusion de celui qui écrit et de celui qui vit. Autrement dit, vivre

et écrire sont au même degré. Mais on peut aussi entendre dans ce titre la manière singulière qu'il a, lui, Patrick Kéchichian, d'être écrivain. Et la conjonction qui sert à comparer est malicieusement retournée pour souligner le caractère incomparable de sa démarche ; c'est-à-dire sa solitude. C'est un livre grave où, cependant, l'on perçoit la volonté de ne pas peser. Les adresses au lecteur sont nombreuses et toujours faites pour suspendre une introspection qui deviendrait trop abstraite. Ainsi l'effroi est-il émaillé de sourires dans cette méditation.

Le texte avance par bonds et retraits, tel un félin. Tantôt mordant, le ton est également d'une grande affection. Le texte est habité mais il n'est pas fou. Poussée par un bel élan, l'écriture se rétracte, et reprend son envol. La nécessité joyeuse de la parole est en contact permanent avec l'infranchissable barrière de l'expression. Il faut vaincre ses réticences tout en maintenant son éthique ; livrer le fond de son âme tout en saluant sa pudeur. Comment se communiquer. Par sa tension, par sa profondeur, ce livre rappelle *Les lettres à Didier* de Vincent La Soudière*. La question de la foi y est primordiale, comme chez Patrick Kéchichian.

Dès le début de *L'écrivain, comme personne*, on sent l'auteur tiraillé entre l'inhibition et la volonté de traduire la rumeur vocale qui le hante. Hôte d'un flot sonore dont il est à la fois l'émetteur et l'auditeur, il s'enferme dans sa chambre pour, à l'abri des regards, noircir des feuilles de papier. Rien n'y est



encore ordonné. C'est l'expression pure qui prévaut. Avec le temps, on regarde avec tendresse et gêne les choses du commencement. Passé le moment pénible du passage à l'acte, la grande inhibition se résorbe pour laisser cours à un épanchement libre. De cet informe bouillonnant naîtra une continuité : l'écriture.

Le livre de Patrick Kéchichian prend appui sur sa première expérience d'écriture, comme on parle de première expérience sexuelle. Elle est d'ailleurs comparée à une pratique onaniste où la découverte du monde coïncide avec celle de soi-même. Le toucher du bout du crayon sur la page quadrillée déchaînant « une transe discrète », il s'agit de canaliser le flot sans le tarir. Et la victoire, victoire sobre, c'est précisément l'écrit procédant d'une confusion de voix. À quoi tient cette victoire ? L'auteur parle de providence, un mot devenu rare. Et le livre que nous avons entre les mains entend témoigner de cette conviction. Il y a donc une sorte de suspens. Orchestrer, a-t-il dit aussi. Et nous progressons dans la lecture, conduits par la musicalité du texte.

Le lien entre l'adolescent, le jeune homme et l'homme mûr est manifeste. Le feu des tout débuts décrits dans la première partie ne s'éteint pas, sauf quand survient la mélancolie. Autrement, il est là, de bout en bout, extrêmement contenu. Il parle d'un fil reliant « fidèlement » l'enfant, l'homme et le vieillard qu'il ne sera jamais ; la mort l'ayant pris brutalement et précocement.

Les métaphores abondent, non pas pour orner le propos mais pour en montrer la dynamique. La métaphore est un outil. L'auteur l'utilise, comme une échelle, pour hisser haut l'expérience. En l'occurrence, celle de l'écriture. Le champ sémantique se renouvelle à chaque chapitre. Tantôt nous sommes dans la conscience de l'auteur comme dans des fonds marins, tantôt nous sommes au pied d'une montagne à escalader. Infatigable

critique, Patrick Kéchichian déploie son esprit pénétrant dans sa propre littérature, créant un genre : l'essai de fiction. S'il utilise abondamment toutes sortes de métaphores, il s'interroge sur l'effet de la métaphore, se demandant si elle est réellement sans danger. Par exemple, le verbe sombrer, qui fait surgir des tableaux de périls, est-il moins terrible transposé dans l'espace supposément réduit de la conscience ? Perdre pied dans l'océan et perdre pied en soi-même procure la même sensation d'engloutissement. Comparé au naufrage, le péril intérieur n'est pas moindre. L'appel vers les grands fonds agit comme une mélopée. Il faut lui résister, tout en intégrant sa vibration. La métaphore marine et le refus du désespoir complaisant rappellent l'énergie vitale du *Cimetière marin* de Paul Valéry. Il y a sans doute d'autres invités dans le livre de Patrick Kéchichian qui, dans la seconde moitié du livre, sonde les rapports entre l'écriture et la lecture. Le « je » de l'auteur, très présent au début, s'évapore et se change en troisième personne. Cette subtile métamorphose ne dénature pas le texte. Au contraire, cela permet de saisir la complexité de cet homme qui lit, qui écrit, qui existe et se regarde exister.

Quand l'auteur emprunte au vocabulaire des chiffonniers, c'est pour énumérer les matériaux dont sont faits les textes. Notamment, « dispersions, digressions, les nobles pensées traînées dans la boue, poussières élevées au rang de pensées, fleurs de rhétorique fanées, bouquet d'idées noires ». L'écriture transfigure sans discriminer les sujets. Il ne s'agit pas de magie, pas tellement de providence, mais d'un travail. Un effort surhumain qui aboutit à la représentation éclatante du monde dans ses moindres aspects – par l'action du verbe.

Lorsqu'on sort de ce très beau livre, on a l'heureuse surprise de tomber sur plusieurs pages qui énumèrent les œuvres précédant celle-ci. Patrick Kéchichian a relaté dans *La défaveur*** sa relation à la spiritualité et au catholicisme.

L'écrivain, comme personne aborde par un autre versant l'aventure de l'esprit.

* *Vincent La Soudière, Lettres à Didier*, édition présentée, établie et annotée par Sylvia Massias. Tomes 1, 2 et 3. Éditions du Cerf, 2010, 2012, 2015.

** Patrick Kéchichian, *La défaveur*, Paris, Ad Solem, coll. « Art Littérature », 2017

Patrick Kéchichian
L'écrivain, comme personne
(essai de fiction)

Préface de Didier Cahen
Éditions Claire Paulhan,
avril 2023. 160 pages

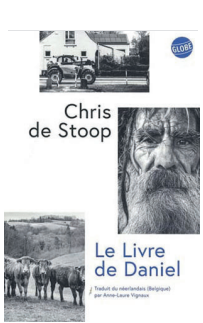


Patrick Kéchichian en 2022
© Jérôme Laurent

Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso** et **Corinne Amar**

Récits

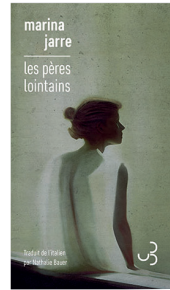


Chris de Stoop

Le Livre de Daniel

Traduction du néerlandais (Belgique) Anne-Laure Vignaux. « Oncle Daniel, qui ne faisait qu'un avec sa ferme et acceptait son déclin, avait pour philosophie de toujours se tenir en dehors. Il ne nourrissait plus d'ambitions, n'attendait plus rien. Dans sa ferme, derrière ses volets fermés et sa porte barricadée, personne ne pouvait le voir ni l'entendre, il pouvait être simplement lui-même. Libre. » Daniel Maroy, un fermier

de quatre-vingt-quatre ans, a été assassiné chez lui, un soir de mars 2014, par des jeunes gens désœuvrés d'un village voisin. Les faits se sont déroulés à Saint-Léger en Belgique. Ces vingt dernières années, après le décès de ses parents et de son frère handicapé, la perte de ses terres, et un échec amoureux, le vieil homme s'était isolé, réservant ses marques de tendresse à ses quatre vaches. Chaque samedi, juché sur son tracteur bleu, il se rendait au supermarché et conversait avec plaisir, avec la caissière ou avec la boulangère. Mais pour la plupart des habitants, c'était un marginal, « un vieux crasseux », quelqu'un de négligeable. Chris de Stoop a très peu connu son oncle Daniel, mais il se sait relié à lui. Comme lui, il a grandi dans une ferme et a pu observer les bouleversements du monde paysan, la détresse des exploitants agricoles, la désertification des campagnes, les désastres écologiques. Il partage le même attachement à la terre, le même amour de la nature et des animaux, et s'est posé dans la ferme familiale après avoir longtemps parcouru le monde pour ses reportages. En tant que partie civile, représentant de la famille, il a participé activement au procès qui s'est tenu en 2019 à Mons. Il a pris soin d'apporter au tribunal une photo de son oncle, lui redonnant ainsi un visage, réparant cette invisibilité qui ne semblait gêner personne. « Comme si cela n'avait pas d'importance. Comme s'il n'avait pas vécu et n'existait qu'à travers sa mort. » Avec une précision d'enquêteur chevronné, une profonde empathie et une remarquable remise en perspective du contexte social et des diverses responsabilités, l'écrivain belge met au jour tout le processus de déshumanisation à l'œuvre dans cette tragique affaire. Éd. Globe, 288 p., 22 €. **Élisabeth Miso**



Marina Jarre

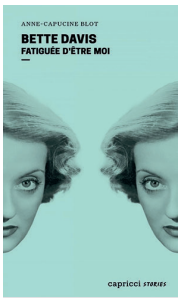
Les Pères lointains

Traduction de l'italien Nathalie Bauer. En 1987, Marina Jarre publiait ce récit autobiographique, aujourd'hui traduit en français. La romancière italienne y déploie une fascinante exploration identitaire, de la mémoire et des liens familiaux. Elle est née en 1925, à Riga, d'un père juif letton et d'une mère italienne. Sa mère lui préfère sa sœur cadette et passe son temps à détailler ses défauts. Son père est presque un étranger pour elle. Dès son

plus jeune âge, elle manifeste une étonnante conscience d'elle-même et des autres. Elle s'interroge sur ses émotions, sur ses propres comportements et ceux des adultes, tente de décrypter le monde qui l'entoure et ce qu'on attend d'elle. Elle n'a jamais l'impression d'être à sa place, toujours embarrassée par ce « moi intérieur sans forme ». Elle développe très tôt un goût prononcé pour la lecture et pour le langage, élabore des mensonges, invente des histoires, trouvant dans les mots un dérivatif à ses peurs et à ses faiblesses. Même si elle la jalouse parfois, sa sœur est son seul véritable ancrage affectif. Tous ses repères basculent en 1935 quand, à dix ans, elle s'installe avec sa mère et sa sœur à Torre Pellice dans le Piémont, chez sa grand-mère maternelle. À douze ans, elle voit son père pour la dernière fois, il mourra fusillé par les Allemands à Riga, en 1941. « Diversement absents de ma vie, mon père et ma mère, fantômes symboliques, l'ont marquée tous deux d'un sceau non direct, non voulu et pas même imprimé par eux, ma mère ne pouvant m'accepter, mon père avec sa mort tragique. » Elle convoque sa jeunesse sous le fascisme, les années de guerre, ses amis résistants. Elle sonde sa vie d'épouse et de mère, le décalage existant entre son désir d'être une femme et son réel ressenti. « En tant que femme, il m'a fallu naître de moi-même, je me suis mise au monde avec mes enfants. » Marina Jarre dépeint, avec une remarquable acuité et une grande beauté formelle, la manière dont elle s'est construite en tant que fille, que mère et qu'écrivaine. Éd. Christian Bourgois, 280 p., 20,50 €.

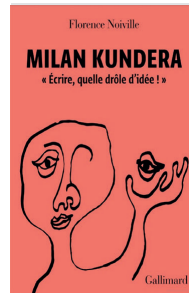
Élisabeth Miso

Biographies



Anne-Capucine Blot Bette Davis fatiguée d'être moi.

Sa naissance, un soir d'orage dans le Massachusetts, présageait déjà une existence exempte de tiédeur. Bette Davis (1908-1989), l'inoubliable Margo Channing d'*Ève de Joseph L. Mankiewicz* (1950), n'a eu de cesse de se battre pour imposer sa volonté et son indépendance. Anne-Capucine Blot retrace le parcours de cette icône de l'âge d'or du cinéma hollywoodien, une des premières actrices à s'ériger contre la toute-puissance des studios. Après le divorce de ses parents, la petite Ruth Elizabeth Davis forme un trio très soudé avec sa mère et sa sœur Barbara. Sa mère sera un soutien précieux pour sa vocation artistique. Adolescente, elle se passionne pour le théâtre, rêve d'un avenir palpitant et décroche une bourse à l'École Robert Milton-John Murray Anderson à New York. Dès ses débuts sur les planches, dans la troupe de George Cukor notamment, elle affiche un caractère bien trempé. Elle débarque à Hollywood en 1930 et comprend qu'elle n'a pas le profil souhaité de la femme glamour et sensuelle. Elle ne se satisfait pas des rôles médiocres qu'on lui propose et va se démener pour jouer des personnages d'une tout autre épaisseur. Elle épuise ses partenaires et ses metteurs en scène, avec ses exigences et ses colères, mais son talent crève l'écran. Son travail acharné lui vaut sa première nomination aux Oscars pour *L'Emprise* (1934), et la fameuse statuette lui revient pour *L'Intruse* (1935) et pour *L'Insoumise* (1938). En 1936, Bette Davis veut renégocier son contrat avec la Warner Bros et se livre, à vingt-huit ans, à un bras de fer avec le coriace Jack Warner, qui ne l'intimide pas le moins du monde. Elle perd son procès, mais gagne en marge de manœuvre. Son théâtre intime est tout aussi volcanique : quatre mariages, trois enfants, des amants, un grand appétit sexuel. Elle traque le bonheur inlassablement, mais ne parvient pas à concilier ses désirs de stabilité domestique et ses ambitions professionnelles. En 1949, après seize ans de bons et loyaux services, la Warner accepte de lui rendre sa liberté. Malgré le succès de *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* (1962), son étoile décline au fil du temps. Éd. Capricci, 112 p., 11,50 €. **Élisabeth Miso**



Florence Noiville Écrire, quelle drôle d'idée !

Quand la journaliste rencontre pour la première fois Milan Kundera, devenu un ami au fil des entretiens qui les lieront, et qu'elle lui dit qu'elle aimerait faire un livre sur lui, que son métier d'ailleurs, c'est d'écrire, elle craint son froncement de sourcils. Il s'étonne, s'en amuse et dit : *Écrire ? Quelle drôle d'idée !* « Combien de fois m'a-t-il dit : « Tout est dans mes livres » ? Ce n'était pas une formule. Sa vie a infusé dans ses pages. Il suffit de se promener dans cette « autre maison » pour le retrouver. Lui, ou des bribes de lui éparpillées dans des héros qui lui ressemblent. » Kundera, né le 1er avril 1929 à Brno en Tchécoslovaquie (Moravie), qui écrivit ses premiers livres en tchèque mais n'utilisa plus que le français à partir de 1993, est l'un des écrivains les plus lus au monde, avec quarante-neuf traductions de ses dix-sept livres : il a 94 ans, refuse d'apparaître publiquement depuis plus de quarante ans. Il vieillit, est malade, on est en décembre 2020, et l'auteure décide de partir avec son mari sur les traces de sa vie, sur les lieux chers à l'écrivain : faire ce qu'elle appelle son pèlerinage kundérien, en Moravie, en Bohême. Alors, elle est venue demander au couple Milan et Véra Kundera – sa femme depuis plus d'un demi-siècle – des adresses, des numéros de téléphone, le trajet de leurs balades, là-bas... Le livre égraine les années phares du couple : leurs déménagements successifs, le départ de la Tchécoslovaquie soviétique pour la France en 1975 et Kundera nommé à l'université de Rennes comme professeur de littérature comparée, la genèse de certains romans ou encore, le carnet de voyage de Florence Noiville. Souvenirs rassemblés, biographie, éléments personnels ou documentés, fragments de romans de l'écrivain, photographies : l'œuvre romanesque nous montre par-dessus tout combien, dans « la sagesse de l'incertitude », le romancier apprend au lecteur à appréhender le monde comme question et non comme réponse. Éd. Gallimard, 318 p., 21 €. **Corinne Amar**



Pauline Dreyfus, Ma vie avec Colette. C'est un texte d'une tendresse pour la femme de lettres moderne, comédienne aussi et danseuse de music-hall, indifférente aux convenances que fut Colette (1873-1954) ; un ton d'une poésie folle et d'une proximité avec son héroïne qui émeut, et rend honneur à la collection qui propose à un écrivain d'écrire sur l'ami secret en compagnie duquel il ou elle a passé toutes ces années et sans qui l'existence aurait été différente. « Colette ? J'aime en elle l'amie des bêtes, la femme libre qui ne sombra jamais dans le militantisme, la créatrice d'une prose fastueuse et poétique. » Pauline Dreyfus nous entraîne ainsi dans le monde de Colette, son attachement pour Saint-Sauveur-en-Puisaye, ce village pittoresque et tranquille en Bourgogne-Franche-Comté, et la maison, fondatrice de son œuvre, que les souvenirs viennent magnifier, car toujours revue avec ses yeux éblouis d'enfant. Au centre du pays originel de Colette, il y eut Sido, la mère, la fée du domaine familial, la mère-chienne trop tendre, qui eut quatre enfants dont Gabrielle – qui choisira de s'appeler Colette. Puis, il y eut la vie amoureuse et mouvementée de Colette ; Willy, d'abord, son premier mari, épousé en 1893, chez qui elle emménagea à Paris, quittant son paradis pour cet appartement impudique,

« agencé pour la commodité et la négligence d'un célibataire dissolu ». Elle est affectée par ses infidélités très vite, en même temps qu'il l'initie aux salons littéraires et musicaux, l'amène à l'écriture et aux premières ébauches de *Claudine à l'école* (1900), exploitant sans vergogne ce qu'il décelait en elle de talent : « – Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire. N'ayez pas peur des détails piquants, je pourrais peut-être en tirer quelque chose... Les fonds sont bas. » Elle aura un second puis un troisième mari, une fille – elle sera une fille aimante, une mère négligente – perdra sa mère adorée, personnage principal de sa vie et de son œuvre... Hommage rendu à une hédoniste, pour qui la vie fut un cadeau et qui, jusqu'à la fin, lui rendit grâce par l'écriture. Éd. Gallimard, 153 p., 17,50 €. **Corinne Amar**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Festivals



Feuilletons Vilar ! La grande lecture

Du dimanche 09 au jeudi 20 juillet 2023 | de 11h à 11h45
Calade de la Maison Jean Vilar, Avignon

Afin de mettre en valeur la publication de *Jean Vilar, une biographie épistolaire*, l'association Jean Vilar organise pendant le Festival d'Avignon 2023 la lecture in-extenso de ces correspondances du 9 au 20 juillet, intitulée « Feuilletons Vilar ! ». Cette *biographie épistolaire* sera lue tous les jours dans la cour de la Maison Jean Vilar. Ces lectures constitueront au fil des jours une série épistolaire, à l'instar des feuilletons radiophoniques et des marathons de lecture. Les deux battants monumentaux du portail de la calade ouvrent sur la place de l'Horloge où le Festival bat son plein. Les lectures, jour après jour, sont accessibles librement et gratuitement. Il s'agit de favoriser l'accès le plus large possible à ces correspondances. Chaque matin, trois quart d'heure durant, les 243 lettres seront dites au fil du livre par des personnalités du monde de la culture, célébrités surprises, compagnons de route du TNP ou élèves d'écoles d'acteur. Seule la liste totale des lecteurs, soit environ une trentaine, sera annoncée au public, avec une présentation équitable par ordre alphabétique comme les distributions l'étaient sur les affiches du TNP de Jean Vilar ! Chaque matin, les spectateurs auront la surprise de découvrir la distribution du jour.

Avec : Ariane Ascaride, Astrid Bayiha, Anna Beaupré Moulounda, Léna Bréban, Camille, Philippe Car, Éric Charon, Salif Cissé, Virginie Colemyn, Évelyne Didi, Julian Eggerickx, Nicole Gueden, Yuming Hey, Barbara Jung, Ahmed Madani, Émilie Monnet, Grégoire Monsaingeon, Dieudonné Niangouna, Stanislas Nordey, Anne-Marie Philippe, Agnès Regolo, Éric Ruf, Alain Timár, Mathieu Touzé.

<https://maisonjeanvilar.org/event/feuilletons-vilar-la-grande-lecture/>

Le Festival de la Correspondance, 27e édition.

Lettres d'amour et de haine
Du 4 au 8 juillet 2023, Grignan



Lectures-spectacles : Correspondance de **Pascal Bruckner et Éric-Emmanuel Schmitt** / Correspondance de **Napoléon et Joséphine** / Lettres de **Magda Goebbels** / Correspondance de **Friedrich Nietzsche et Richard Wagner** / Correspondance de **Catherine et Alain Robbe-Grillet** / Lettres de **Denis Diderot à Sophie Volland** / Correspondance de **Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry** / Lettres de **Jean Cocteau à Jean Marais** / Lettres de **Franz Kafka à Milena Jesenska**

Et aussi des ateliers, des rencontres avec les adaptateurs, des expositions, le marché du livre et de l'écrit et des chambres d'écriture...

Programme 2023 : <https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>



Rencontres d'été théâtre & lecture, 22e édition

Du 15 juillet au 20 août 2023, Normandie

Le La 22e édition des Rencontres d'été théâtre & lecture est prévue du 15 juillet au 20 août 2023.

Chaque année, le festival explore de nouveaux territoires littéraires. Cette édition est consacrée aux différentes facettes de l'écriture de soi : journal intime, correspondance, récit autobiographique, autofiction... L'écriture comme l'instrument pour saisir, comprendre et montrer la vie. Annie Ernaux, prix Nobel de littérature 2022, nous dit : « Partir de soi pour parler du monde. S'appuyer sur les faits qui nous constituent pour explorer l'humanité à laquelle on se relie. » Avec de nombreuses créations originales, la programmation éclectique et foisonnante croise l'intime, le social et l'histoire.

À l'occasion du 150e anniversaire de la naissance de Colette (1873-1954), l'écrivaine est mise à l'honneur pour explorer la singularité et la modernité de son œuvre. Ateliers graphiques, ateliers d'écriture, fresques collectives, lectures dessinées, concerts-contes, contes dansés, siestes musicales dessinées, bals... tous les événements dans le cadre de Partir en Livre sont gratuits. Un programme sur mesure à découvrir en famille dès la fin juin.

Les 115 rendez-vous s'adressant aux tout-petits comme aux adultes dans une cinquantaine de lieux de 23 villes et villages de Normandie n'attendent plus que vous. Place au festival avec une centaine d'invités de qualité, réunis pour faire entendre des textes d'aujourd'hui, redécouvrir ceux d'hier, en multipliant les genres et les approches. Que toutes et tous soient remercié.e.s pour leur enthousiasme à partager ces temps de rencontre entre le livre et la scène !

Philippe Müller & Vincent Vernillat - Compagnie P.M.V.V. le grain de sable

Programme 2023

<https://www.rencontresdete.fr/agenda-des-manifestations>



Festival des Histoires, 3e édition

Projet solidaire

Du 12 au 28 juillet 2023, dans l'Orne

Le festival des Histoires est organisé par l'association Musiconte

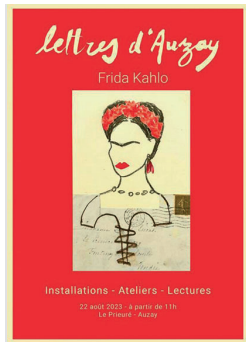
Le projet s'adresse aux ACM (Accueil collectif de mineurs = centres de loisirs) du département de l'Orne, qui accueillent des enfants de 6 à 11 ans. Les enfants vont écrire en amont du festival des mises en scène d'histoires de textes de la littérature jeunesse, qu'ils vont réadapter à leur manière ou s'en inspirer pour imaginer d'autres histoires.

Après avoir écrit leur mise en scène et adaptation, ils répètent leur texte pour venir le partager, le jouer lors de la rencontre du festival qui se déroule cette année au centre aéré Robert Hée de St Germain du Corbéis, le jeudi 27 juillet. Durant toute cette journée, une vingtaine de groupes de 4 à 5 enfants racontent leur histoire dans le cadre d'un parcours. Le festival accueille aussi une compagnie locale pour du théâtre, un auteur-compositeur de la région, une marionnettiste des conteurs, une conteuse. Des ACM ont fait le choix cette année d'organiser sur le lieu du festival, un camp culture du lundi 24 au vendredi 28 pour une immersion dans l'imaginaire et la création.

Intervenants :

Compagnie L'Ébouie avec Carole Prieur, Eva Ivackovic, le groupe Mandarine et son chanteur/auteur Benoît Viquesnel, Valérie Guerillon, marionnettiste, Jean-François Bouvier et Benoît Choquart, conteurs, et l'autrice conteuse Coline Promeprat.

<https://www.musiconte.fr/>



Lettres d'Auzay, 3e édition
Festival dédié à l'art de la correspondance
Le 22 août 2023, Le Prieuré d'Auzay

Cette troisième édition, consacrée à Frida Kahlo, aura lieu le 22 août 2023.

Le Prieuré d'Auzay, maison d'une famille d'artistes, vous ouvre les portes de ses jardins et dépendances. Vous pourrez y découvrir des installations, ateliers et lectures, pensés et réalisés par les artistes résidents, autour de l'art épistolaire et de Frida Kahlo.

Au programme :

11h : Ouverture des portes et de notre relais de La Poste (fourniture de matériel postal : papier, enveloppes, timbres, stylos...)

De 11h et 18h : Déambulation au sein des installations, écritoires et ateliers pensés par les artistes résidents. Écriture libre de courriers et œuvres postales (mail art).
 15h : Lecture de lettres choisies de Frida Kahlo.

18h : Fermeture du Relais de La Poste (Affranchissement et envoi des courriers)

19h : Lecture de lettres choisies de Frida Kahlo.

20h : Soirée mexicaine (bar & musique) Un foodtruck (cuisine mexicaine) est ouvert toute la journée pour une restauration sur place à toute heure. Places limitées - Réservation obligatoire

Il est recommandé de prévoir 4h sur place pour un parcours complet. Cet événement s'adresse aux petits comme aux grands.

Association La Bouée - 13 Rue de l'église, 85200 Auchay-sur-Vendée

**Prix
littéraires**



Sélection du prix « Envoyé par La Poste », 9e édition
Dévoilée le 24 juin à Toulouse à l'occasion du Marathon des mots

Au Marathon des mots à Toulouse, Olivier Poivre d'Arvor, Président du jury du Prix et Anne-Marie Jean, Déléguée Générale de la Fondation d'entreprise La Poste ont dévoilé la liste des sept ouvrages sélectionnés pour la 9ème édition du prix « Envoyé par La Poste ».

Imaginé et créé par la Fondation La Poste, ce prix récompense un manuscrit adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier.

Membres du jury 2023 :

- Olivier Poivre d'Arvor, Écrivain, Ambassadeur pour les pôles et les enjeux maritimes, Président du Musée national de la Marine, Président du jury
- Dominique Blanchecotte, Présidente de PSL Alumni
- Sophie Brocas, Préfète, Directrice générale des outre-mer, écrivaine et journaliste
- Christophe Ono-dit-Biot, Journaliste, écrivain, directeur adjoint de la rédaction du Point
- Laura Poggioli, Écrivaine, lauréate du Prix « Envoyé par La Poste » 2022
- Alice Tachet, Factrice d'équipe Bureau de Saint-André-de-l'Eure

La sélection du prix « Envoyé par La Poste » 2023 :

Mokhtar Amoudi, *Les conditions idéales*, Gallimard
Olivier Ciechelski, *Feux dans la plaine*, Le Rouergue
Nadège Erika, *Mon petit*, Livres Agités
Léna Ghar, *Tumeur ou tutu*, Verticales
Dea Liane, *Georgette*, L'Olivier
Joséphine Tassy, *L'Indésir*, L'Iconoclaste
Cécile Tlili, *Un simple Dîner*, Calmann-Levy

<https://fondationlaposte.org/projet/selection-du-prix-envoye-par-la-poste-2023>

Concours



Finale nationale 2023 des Petits Champions de la lecture
14 Petits champions de la lecture sont montés sur les planches de la Salle Richelieu de la Comédie-Française, mercredi 28 juin 2023 à 14 heures.

Accompagnés de leur marraine **Susie Morgenstern**, ils ont passé la journée avec les auteurs des livres qu'ils ont choisis de lire sur scène devant un public nombreux pour les encourager.

Les trois lauréats des Petits Champions de la lecture 2023 :

1er prix : Enzo Porquet, Grand Est / École Albert Toussaint à Stenay : Charles 1943, de Florence Médina (Poulpe Fictions)

2e : Souleymane, Ile-de-France / École Amiral Roussin à Paris : Jefferson fait de son mieux, de Jean-Claude Mourlevat (Gallimard Jeunesse)

3e : Manel, Centre Val de Loire / École le Christ-Roi à Tours : L'apprenti-conteur, de Gaël Aymon (L'Ecole des loisirs)

La composition du jury :

Élisabeth, Petite championne de la lecture 2022
 Antoine Gallimard, Président | Les Petits champions de la lecture
 Maryline Girodias, Adjointe à la Déléguée Générale | Fondation La Poste
 Pascal Perrault, Directeur général | Centre National du Livre
 Nathalie Klochendler, Déléguée Générale | Fondation Cultura
 Bertrand Périer, Avocat, spécialiste de l'art oratoire
 Thierry Magnier, Directeur | Editions Thierry Magnier
 Audrey Tribot, Influenceuse littéraire | Le Souffle des Mots

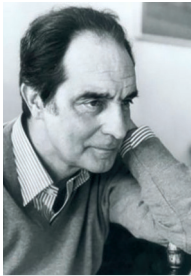
<https://fondationlaposte.org/projet/finale-nationale-2023-des-petits-champions-de-la-lecture-11e-edition>

[La finale nationale 2023 en vidéo](#)

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation

Septembre 2023

**Italo Calvino****Le métier d'écrire. Correspondance (1940-1985)
Éditions Gallimard, 29 septembre 2023**

La traduction française de l'ouvrage *Le métier d'écrire. Correspondance (1940-1985)* comprend une sélection de 274 lettres parmi la Correspondance d'Italo Calvino.

Italo Calvino est né en 1923 à Santiago de Las Vegas (Cuba) et mort à Sienne en 1985. Il est unanimement considéré par la critique et les lecteurs comme un des auteurs les plus originaux de la littérature italienne du XXe siècle.

Ce choix de lettres s'échelonne entre novembre 1941 (I.C. a 18 ans, il est étudiant à Turin) et août 1985 (il mourra 15 jours après d'un ictus). On accompagne surtout la naissance d'un écrivain. On le voit se dégager de son milieu d'origine (le néo-réalisme des années 40 et l'influence de Pavese) pour devenir le merveilleux narrateur qui sut enchanter l'Italie d'abord, l'Europe et l'Amérique. On découvre ses projets, ses joies face à ses réussites, ses échecs aussi toujours assumés avec lucidité. On découvre sa lucidité politique. Ce sont des lettres intimes à ses parents, à ses amis ; des lettres professionnelles d'éditeur et d'écrivain ; des lettres politiques de militant, enthousiaste d'abord, malheureux ensuite, dissident enfin. Ce texte inédit en français permet de découvrir Italo Calvino sous un nouveau jour, à travers ses relations avec ses contemporains écrivains, jusqu'à présent méconnues. On reconnaît dans ces échanges son intelligence aiguisée, sa franchise et son humour, mais on découvre également les inquiétudes et les souffrances d'un homme peu enclin à étaler ses fragilités.

Cette correspondance nous met en relation avec des amis de choix qui ont défini la vie intellectuelle italienne de la seconde moitié du XXe siècle : Pasolini, Eugenio Scalfari, Primo Levi, Elsa Morante, Sciascia mais aussi Fellini, Fortini et Zanzotto.

La traduction de cet ouvrage se partage entre Martin Rueff et Christophe Mileschi. Martin Rueff a réalisé la sélection des 274 lettres et a rédigé une préface inédite pour l'ouvrage.

Martin Rueff est né en 1968 à Calgary. Il est actuellement professeur à l'Université de Genève, dirige chez Verdier la collection Terra d'Altri, spécialisée en littérature italienne. Il a été responsable chez Gallimard de l'édition des *Œuvres* de Cesare Pavese. Il est l'auteur de textes de création poétiques et critiques, ainsi que de nombreuses traductions.

Christophe Mileschi est né en 1961 à Nancy. Il est actuellement professeur de littérature italienne contemporaine et de traduction à l'université Paris Nanterre. Il est l'auteur de plusieurs essais et articles de critique littéraire, de textes divers de création et de nombreuses traductions (Campana, Moravia, Léonard de Vinci, Pasolini, Meneghello, Celestini, Manganelli, Manzoni, Calvino...). Il a été membre, d'octobre 2005 à juin 2008, de la Commission Littératures étrangères du Centre National du Livre, qu'il a ensuite présidée de juin 2008 à juin 2011.

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

